

## TROISIÈME HOMÉLIE

*Que la méchanceté vient de la lâcheté et la vertu de la vigilance; – que ni les méchants ni le démon lui-même ne peuvent nuire à l'homme vigilant, – la démonstration est tirée des premières sources, en particulier ce qui arriva à Adam et à Job.*

1. Avant-hier j'ai entrepris de vous parler du démon; et ce jour-là même, pendant que nous traitons ici ce sujet, d'autres allaient prendre place au théâtre et contempler les pompes de Satan; ceux-là participaient à des chants de débauche et vous à l'enseignement de la doctrine de vérité; ceux-là se repaissaient d'impuretés diaboliques, et vous vous nourrissiez du parfum spirituel qui est l'aliment de l'âme. Qui donc les a écartés des vrais pâturages, qui donc les a détournés du bercail sacré ? Est-ce le diable qui les a séduits ? Mais alors pourquoi ne vous a-t-il pas séduits aussi ? Ils sont hommes, vous aussi; vous avez les uns et les autres la même nature: comment donc se fait-il que vous ne soyez pas les uns et les autres dans les mêmes dispositions. Pourquoi ? Parce que vous n'avez pas les uns et les autres la même volonté : ils ont voulu s'engager dans le piège de la séduction, vous avez voulu rester en dehors. Si je parle ainsi, ce n'est pas que j'aie l'intention d'innocenter le démon, c'est que je souhaite ardemment vous affranchir de vos péchés. Le démon est mauvais, je le sais; mais il l'est pour lui plus que pour nous, si nous sommes vigilants; la dépravation est de telle nature qu'elle ne nuit qu'à ceux en qui elle réside; la vertu au contraire peut devenir utile non-seulement à ceux qui la possèdent, mais encore à autrui. Pour vous montrer que l'homme mauvais est mauvais pour lui seul et que l'homme bon est bon pour les autres comme pour lui-même, je vous rapporterai la sentence proverbiale : *Mon fils, si vous êtes mauvais, vous épuiserez à vous seul la source du mal; si vous êtes sage, vous aurez la sagesse pour vous et pour votre prochain.* (Prov 9,12)

Ils ont cédé à l'attrait séducteur du théâtre; vous y avez résisté : voilà dans un seul fait la meilleure indication, la démonstration la plus claire, la preuve péremptoire que partout la volonté est maîtresse. Employez donc à l'occasion le raisonnement suivant : quand vous voyez un homme qui, vivant dans le péché et étalant toutes sortes de vices, s'élève contre la Providence, prétend que Dieu a livré toute notre nature à l'influence fatale du destin et à la tyrannie des démons, qui se met lui-même complètement hors de cause, qui rejette toute la faute sur le Créateur et le régulateur de l'univers, fermez-lui la bouche, non par des mots, mais par des faits; montrez-lui un de ses semblables vivant dans la vertu et dans la tempérance. Il n'est besoin ni de longs discours, ni d'appareil oratoire, ni de syllogismes des faits, voilà la bonne démonstration. Dites-lui : tu es serviteur de Dieu, et celui-là l'est aussi; tu es homme, et celui-là l'est aussi; tu habites le même monde que lui, tu te nourris des mêmes aliments sous le même ciel que lui Pourquoi donc vis-tu dans le mal pendant que celui-là vit dans la vertu ? Dieu a voulu que les méchants fussent mêlés parmi les bons, il n'a pas donné un monde aux bons et un autre monde aux méchants; en les mélangeant les uns avec les autres, il a fort bien fait. Car les bons se montrent de meilleur aloi au milieu de cette foule qui s'efforce de les écarter du droit chemin et de les entraîner au mal.; ils s'attachent de plus en plus à la vertu. *Il faut, dit l'Apôtre, qu'il y ait parmi vous des hérésies, afin que ceux dont la vertu est ci l'épreuve se manifestent.* (I Cor 11,19)

Dieu laisse donc les méchants subsister dans son oeuvre, afin que la vertu des bons acquière un plus vif éclat. Voyez quel avantage ! Avantage, non pas pour le vice, mais pour la constante énergie des bons Nous admirons Noé, non-seulement parce qu'il fut juste et parfait, mais parce qu'au milieu d'une race dépravée et corrompue, il sauva sa vertu, alors que nul ne lui en donnait l'exemple, alors que tous l'excitaient au péché; il marchait à l'encontre de tous, pareil à un voyageur qui, au travers d'une foule tumultueusement pressée sur sa route, n'en poursuivrait pas moins sa marche en un sens opposé. C'est pourquoi l'Écriture ne dit pas simplement : *Noé fut juste et saint*; mais elle ajoute : *dans sa génération*, c'est-à-dire au milieu d'une génération pervertie et dégradée où la vertu n'avait rien à faire, rien à gagner. Les bons ont à tirer quelque profit des méchants, de la même sorte que l'arbre agité par des vents opposés devient plus vigoureux. Les méchants eux-mêmes ont à profiter de leur commerce avec les bons; ils prennent honte, ils rougissent; s'ils ne quittent pas leurs vices, ils n'osent au moins plus les commettre qu'en cachette. Et ce n'est pas peu de chose que d'ôter à l'iniquité son effronterie. La vie des justes est le dénonciateur public des méchants : écoutez ce qu'ils en disent : *Il nous pèse, rien qu'à le voir.* (Sap 2,15) Et certes c'est pour eux un bon commencement de correction, que de trouver un tourment dans la seule présence du juste; car ils ne tiendraient pas ce langage, si son aspect ne leur était pas à charge; c'est aussi une bonne barrière qui les oblige à ne faire qu'avec réserve l'emploi de leurs vices. Voyez-vous à

## TROISIÈME HOMÉLIE

présent à quoi les méchants servent aux bons et à quoi les bons servent aux méchants. Eh bien ! c'est pour cela que Dieu, au lieu de les séparer, les a mêlés les uns aux autres.

2. Faisons le même raisonnement sur le démon. Dieu a permis que le démon subsistât en ce monde, afin de vous rendre vous-mêmes plus forts, afin que l'athlète acquît d'autant plus de gloire que les luttes seraient plus rudes. Si quelqu'un vous demande pourquoi Dieu a laissé subsister le démon, répondez : Dieu l'a laissé, parce que, loin de nuire aux hommes attentifs et vigilants, il leur devient utile, non pas sans doute par le fait de sa volonté qui est perverse, mais par suite de la courageuse résistance de ceux qui font tourner sa malice à leur avantage. En effet s'il engagea la lutte contre Job, ce ne fut pas en vue de rendre celui-ci plus glorieux, mais afin de le renverser : en cela il fut mauvais par le désir et par l'intention; mais de fait l'homme juste, au lieu de perdre quoi que ce fût, retira du combat un utile profit, comme nous l'avons montré déjà. Le démon a fait preuve de méchanceté, et le juste de force. – Mais, direz-vous, il en a renversé beaucoup d'autres. – Oui, mais ce fut par suite de la faiblesse de tous ceux-là et non point par sa puissance propre; je l'ai déjà démontré maintes fois.

Dirigez donc droitement votre cœur, et loin que vous puissiez être lésés par rien, vous tirerez les plus magnifiques avantages, je ne dis pas seulement des bons, mais des méchants eux-mêmes. Ainsi donc, comme je l'ai dit plus haut, Dieu a voulu que les hommes restassent mêlés ensemble, les bons avec les méchants, afin que les premiers amenassent peu à peu les autres à leur propre vertu. – Ecoutez comment le Christ s'en explique avec ses disciples : *Le royaume des Cieux ressemble à une femme qui prend un peu de levain et le cache dans trois mesures de farine.* (Mt 13,33) Les justes possèdent donc l'efficacité du levain pour changer les méchants et les amener à leur propre état. Les justes sont en petit nombre, comme le levain est en petite quantité son action sur la masse ne laisse pas pour cela de s'exercer; il lui communique ses propres qualités et la change tout entière; ainsi les justes ne tirent pas de leur nombre leur influence, ils puisent toute leur force dans la grâce de l'Esprit-Saint. Les apôtres n'étaient que douze : quelle petite quantité de levain ! L'univers tout entier était plongé dans l'impiété : quelle masse immense ! et pourtant ces douze ont converti à eux seuls la terre entière. Le levain et la masse de pâte ont la même nature, mais non pas les mêmes qualités : Dieu a laissé les méchants parmi les justes afin que les premiers, ayant la même nature que les autres, prissent aussi les mêmes dispositions.

Retenez ces explications, employez-les pour fermer la bouche à ces négligents, à ces paresseux, à ces lâches qui redoutent les labeurs de la vertu et qui calomnient notre commun Maître. *Vous avez péché*, dit l'Écriture, *tenez-vous en repos* (Gen 4,7), n'augmentez pas votre faute d'une autre qui serait plus grave. Il est moins grave de pécher que d'accuser Dieu après le péché commis. Cherchez l'auteur du péché vous n'en trouverez pas d'autre que vous-même qui avez péché; partout vous avez besoin d'une résolution franchement bonne : je vous l'ai démontré non par mes raisonnements, mais par l'exemple de ceux qui sont comme vous serviteurs de Dieu, de ceux qui vivent avec vous en ce monde. Servez-vous aussi de cette démonstration, c'est d'après ce principe que le Seigneur nous jugera: apprenez-en la forme et nul ne pourra vous donner la réplique. Celui-ci est-il impudique ? Montrez-lui cet autre qui mène une vie chaste. Celui-ci est-il avare et rapace ? Montrez-lui cet autre qui distribue l'aumône. Celui-ci passe-t-il sa vie à jalouser et à envier son prochain. Montrez-lui cet autre qui s'est affranchi de pareils vices. Celui-ci est-il sujet à la colère ? Montrez-lui cet autre qui se tient dans une sage réserve. Il ne faut pas se contenter de recourir aux exemples des temps passés, il faut en prendre dans le présent; aujourd'hui en effet, aujourd'hui même, par la grâce de Dieu, les belles et bonnes actions ne sont pas plus rares que jadis. Avez-vous à faire à un incrédule qui traite les Écritures de fictions mensongères, qui ne croit pas que Job ait existé tel qu'il nous est dépeint ? Montrez-lui tel autre homme dont la vie rivalise avec celle de ce juste. C'est ainsi que le Maître nous jugera; il mettra en regard le serviteur avec le serviteur, il ne portera pas sa sentence d'après son appréciation seule, il veut que nul ne puisse dire encore comme ce serviteur qui, ayant reçu un talent en dépôt, présenta au lieu d'un talent d'intérêt cette accusation : *Vous êtes trop exigeant.* (Mt 25,24) – Il aurait dû se désoler de n'avoir pas doublé le capital qui lui était confié; loin de là il commet une seconde faute plus grave que la première, en ajoutant à sa lâcheté personnelle une calomnie contre son maître. Que dit-il : *Je savais que vous étiez exigeant.* O misérable homme ! O ingrat et lâche serviteur ! C'est ton incurie que tu devais accuser pour atténuer ta première faute; en incriminant ton maître, tu doubles ton péché et non pas ton argent.

3. C'est pourquoi Dieu met en présence les serviteurs et les serviteurs, afin que se jugeant les uns les autres, ils n'aient plus lieu désormais de calomnier le Maître. Il dit donc :

### TROISIÈME HOMÉLIE

*le Fils de l'Homme vient dans la gloire de son Père.* (Mt 16,27) Voyez l'identité parfaite de gloire : le texte ne dit pas dans une gloire semblable à la gloire du père, mais dans la gloire du père; et il jugera toutes les nations. Jugement terrible! terrible pour les pécheurs et les coupables; mais jugement aimable et gracieux pour ceux qui auront la conscience d'avoir bien vécu! *Il mettra les brebis à sa droite et les chevreux à sa gauche.* (Mt 25,33) Et ceux-ci et celles-là représentent les hommes. Pourquoi donc les uns sont brebis et les autres chevreux ? Ces appellations vous indiquent non pas une différence de nature, mais une différence de dispositions. Pourquoi sont-ils appelés chevreux, ceux qui n'ont pas fait l'aumône ? parce que le chevreau est un animal improductif, qui ne peut fournir à ses maîtres ni le lait, ni le poil, ni la progéniture; il est complètement inutile en raison de l'imperfection de son âge.

Tel est le motif qui fait nommer chevreux les hommes qui ne produisent pas les fruits abondants de l'aumône; ceux au contraire que le Seigneur place à sa droite sont les brebis; d'elles en effet on retire abondamment le lait, et la laine et les agneaux. Que leur dit-il: *Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri; vous m'avez vu dans la nudité et vous m'avez vêtu; vous m'avez vu sans abri et vous m'avez recueilli.* (Mt 25,35) Aux autres il tient un langage tout opposé; et pourtant les uns aussi bien que les autres étaient hommes; les uns et les autres ont reçu les mêmes promesses, aux uns et aux autres était proposée la même récompense pour leurs bonnes oeuvres; pour les uns comme pour les autres c'est le même Christ qui vint au monde, et il vint dans la même pauvreté, le même dénuement pour les uns et pour les autres; toutes les conditions étaient pareilles pour ceux-ci et pour ceux-là. D'où vient donc que la fin des uns ne fut pas pareille à la fin des autres ? De ce que les dispositions de la volonté ne l'ont pas permis. La volonté seule a fait toute la différence; c'est elle qui a mené les uns à la géhenne et les autres au royaume de Dieu. Si le démon eût été l'auteur de leurs péchés, ils n'eussent certes pas été frappés de punition, puisqu'un autre eût commis le péché et les eût entraînés dans sa chute. Voyez-vous ici en présence et ceux qui ont failli et ceux qui ont marché droit ? Voyez-vous comment les mauvais serviteurs gardent le silence en face de leurs compagnons ? Mais allons ! arrivons à parler d'un autre exemple. Il y avait dix vierges (Mt 25), dit l'Evangile. Ici encore nous trouvons des volontés qui opèrent le bien et d'autres qui font le mal, de telle sorte que la comparaison fait mieux ressortir pour nous les péchés des unes et la justification des autres : le parallèle les met en pleine évidence. Celles-ci et celles-là sont vierges; celles-ci sont cinq, et celles-là sont cinq les unes et les autres ont leurs lampes; toutes attendent l'Epoux. Comment se fait-il donc que les unes entrent à la chambre nuptiale et que les autres sont laissées dehors ? Parce que celles-ci étaient sans coeur et sans charité, et que celles-là avaient la douceur et la bonté.

Voyez-vous une fois de plus comment leur propre volonté, et non pas le démon, fut cause de la triste fin qu'eurent ces vierges folles ? Voyez-vous le jugement de Dieu sortir d'une simple comparaison, et sa sentence portée d'après des conditions analogues ? Ce sont les serviteurs qui jugent les serviteurs Voulez-vous à présent que je vous montre la confrontation faite entre des accusés de conditions diverses ? cela est possible et la sagesse de la nature en ressort avec plus d'éclat. *Les hommes de Ninive, dit l'Ecriture, se lèveront et condamneront cette génération-ci.* (Mt 12,41) Ici il n'y a plus de similitude entre ceux qui sont mis en cause; les uns sont barbares, les autres juifs; ceux-ci possèdent les enseignements prophétiques, ceux-là n'ont jamais entendu la parole de Dieu; ce n'est pas la seule différence; ici, le serviteur seul est venu prêcher; là, c'est le Maître en personne; le serviteur n'est venu que pour annoncer des catastrophes; le Maître a prêché le royaume des cieux : qui jugerions-nous le mieux en position de se montrer dociles ? Sont-ce ces barbares, ces ignorants, ces gens qui n'ont jamais eu part aux instructions divines, ou bien ce peuple qui depuis sa plus tendre enfance se nourrit de la méditation des livres prophétiques ? Personne n'hésiterait à se prononcer pour les Juifs ! Eh bien, c'est tout le contraire qui arriva ! Les Juifs ne crurent pas le Seigneur qui leur prêchait le royaume des cieux; les Ninivites crurent le serviteur qui les menaçait de leur ruine: de la sorte apparaissent plus nettement la docilité des uns et la folie des autres. N'est-ce pas le démon, n'est-ce pas le diable, n'est-ce pas le sort, n'est-ce pas le destin, mais plutôt n'est-ce pas chacun qui est pour soi le principe ou de la dépravation ou de la vertu ? Si les Juifs n'eussent pas dû se rendre coupables, le Christ n'eût pas dit : *Les hommes de Ninive condamneront cette génération-ci;* il n'eût pas dit que la Reine du Midi condamnerait les Juifs.

Ce ne sont pas seulement les peuples qui condamnent les peuples, un seul homme souvent condamne un peuple tout entier, quand ceux qui paraissaient pouvoir succomber plus aisément à la séduction y échappent et se tiennent fermes, et que ceux qui devaient vaincre sur tous les points se laissent abattre. C'est pour cela que nous avons rappelé le souvenir

## TROISIÈME HOMÉLIE

d'Adam et de Job : il nous faut revenir encore à ce sujet pour compléter notre discours. Adam ne fut attaqué que par des paroles; Job fut attaqué par, des actes; le démon le dépouilla de toutes ses riches et lui ravit ses enfants; il n'enleva à Adam ni peu, ni beaucoup, rien de ce qu'il avait. Mais plutôt examinons les paroles elles-mêmes, la manière dont le piège fut tendu : *Le serpent s'approcha et dit à la femme : pourquoi Dieu vous a-t-il dit Vous ne mangerez pas de tout fruit qui est au Paradis ?* (Gen 3,1) Ici c'est le serpent qui dresse l'embûche; là, c'est l'épouse même de Job: il y a donc une grande différence entre les conseillers du péché. D'un côté ce n'est que l'esclave, de l'autre c'est la compagne elle-même; celle-ci était l'égale de Job, celui-là rampait devant Eve. Voyez combien elle est inexcusable ! c'est un sujet, c'est un esclave qui triomphe d'elle; Job au contraire reste inébranlable même pour la femme qui a partagé et soutenu sa vie. Mais voyons ce que dit le serpent : *Pourquoi Dieu vous a-t-il dit: Vous ne mangerez pas de tout arbre du Paradis ?* Eh certes ! Dieu n'a pas dit cela, il a dit tout le contraire. Considérez l'astuce de ce démon; il affirme ce qui n'a pas été dit, afin d'apprendre ce qui a été dit. Que fait la femme ? Au lieu de lui fermer la bouche comme elle aurait dû, ou de garder le silence, elle lui découvre sottement la sentence du Maître, elle lui donne ainsi largement prise.

4. Voyez combien il est dangereux de tendre une main imprudente aux ennemis et aux traîtres : c'est pourquoi le Christ a dit : *Ne donnez pas aux chiens les choses saintes; ne jetez pas les perles devant les pourceaux, de crainte qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous déchirent.* (Mt 7,6) Voilà précisément ce qui arriva à Eve : elle livra les choses saintes à un chien, à un pourceau qui foula aux pieds la parole sacrée, fit volte-face et dévora la femme. Et remarquez avec quelle malice il opère son oeuvre : *Vous ne mourrez pas de mort*, dit-il. (Gen 3,4) Comprenez bien en cet endroit que la femme pouvait découvrir entièrement le piège; car au premier mot le démon laissa éclater sa haine et déclara la guerre à Dieu; au premier mot il se mit en contradiction avec lui. – Tout à l'heure, ô femme, tu répondais à un être qui voulait apprendre la sentence du maître : soit ! mais pourquoi le suis-tu maintenant qu'il parle en un sens tout opposé ? – Dieu avait dit : *vous mourrez de mort*; le démon pose une affirmation contradictoire et dit : *Non ! vous ne mourrez pas de mort*. Qu'y a-t-il de plus net que cette déclaration de guerre ? De quelle autre façon pouvait-on mieux reconnaître l'adversaire et l'ennemi qu'à cette opposition catégorique à la parole de Dieu ? Il fallait donc sur-le-champ fuir le traître, il fallait s'élancer hors de l'embûche. *Non*, dit-il, *vous ne mourrez pas de mort; car Dieu sait bien que le jour où vous mangerez le fruit défendu, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux.* (Gen *ibid*) En lui suggérant l'espoir de plus grands avantages, il lui fit perdre les biens qu'elle tenait en main; il lui promit, à elle et à son mari, l'honneur de la divinité et il les jeta sous la tyrannie de la mort. O femme, comment as-tu pu ajouter foi au démon ? Qu'attendais-tu de bon ? N'était-ce point assez pour te certifier le droit du législateur à ta foi, qu'il fût Dieu, qu'il fût le Créateur, et l'ouvrier du monde, tandis que celui-ci n'était que le diable et l'ennemi ? Mais je ne devrais pas dire encore le diable : tu croyais n'avoir affaire qu'à un serpent simplement ! Fallait-il donc, dis-moi, faire tant d'estime d'un serpent, que tu lui livrasses les paroles du maître ? – Comprenez-vous qu'elle eût pu découvrir le piège ? mais elle ne le voulut pas.

Et cependant Dieu avait donné les preuves suffisantes de sa généreuse munificence, il avait démontré sa providence par ses oeuvres; en effet cet homme qui n'était que néant, c'est lui-même qui l'avait formé, qui lui avait communiqué l'âme par son souffle, qui l'avait fait à son image, qui l'avait établi chef de tout ce qui était sur la terre, qui lui avait accordé une compagne, qui avait planté pour lui le paradis, qui après lui avoir concédé l'usage de tous les fruits, n'en réserva qu'un seul auquel il lui défendit de toucher; et encore lit-il cette défense dans son intérêt ! Le démon, au contraire, ne pouvait se prévaloir auprès de lui d'aucun bienfait, ni grand ni petit; il séduisit la femme en la flattant de simples paroles, en lui inspirant l'orgueil d'espérances fallacieuses. Et celle-ci pourtant s'imagina que le démon était plus digne de foi que ce Dieu qui avait donné par ses oeuvres la preuve de sa bonté; elle crut à celui qui lui offrait des paroles et rien de plus. Voyez-vous comment elle donna dans le piège, non point par force, mais par sa seule sottise et sa faiblesse ? Et pour le comprendre plus clairement, écoutez en quels termes l'Écriture accuse la femme. Elle ne dit pas « la femme induite en erreur; » mais elle dit: *La femme, ayant regardé cet arbre qui était charmant, mangea de son fruit.* Ainsi l'accusation porte sur ce regard de convoitise intempérante et non pas seulement sur l'astuce du démon : la femme en effet succomba, vaincue par sa propre passion plutôt que par la malice de son ennemi. C'est pourquoi elle ne trouva pas grâce devant Dieu; et, quoiqu'elle prétendît que le serpent l'eût trompée, elle n'en reçut pas moins le châtement dans toute sa rigueur : il dépendait d'elle de ne pas faillir.

## TROISIÈME HOMÉLIE

Mais, pour donner à cet enseignement plus de netteté encore, voyons, ramenons notre discours à Job, passons des vaincus au vainqueur, de la défaite au triomphe. Celui-ci nous donnera un plus grand courage pour faire face au démon. Là, c'est le serpent qui dressa un piège, et il gagna la victoire; ici c'est la femme, mais elle ne put l'emporter, bien qu'elle eût plus de talent pour la séduction. Ici, c'est après avoir été dépouillé de sa fortune, de ses fils et de tous ses biens que Job est assailli par les plus habiles manoeuvres; là, rien de pareil. Adam n'avait perdu ni richesses ni enfants; au lieu d'être réduit à s'établir sur un fumier, il habitait un paradis de délices, il employait à son plaisir les fruits de toutes sortes, les ondes de la source, les fleuves et tous les autres avantages: nul labeur, nulle peine, nulle tristesse, nul souci, nul outrage, nulle injure, pas un seul des milliers de maux qui pleuvaient sur Job; et pourtant, quoiqu'il n'eût rien à subir de tout cela, il tomba, il se laissa renverser. N'est-il pas évident que ce fut par sa lâcheté ? Et Job qui, au milieu de toutes ces calamités qui l'entouraient et le pressaient, resta debout, ferme, inébranlable, n'est-il pas évident que ce fut par la vigilance de sa volonté ?

5. Des deux côtés vous pouvez, mes bien chers frères, recueillir un excellent profit prenez garde d'imiter Adam, puisque vous savez quel mal enfante la lâcheté; prenez garde de ne pas imiter Job, puisque vous avez appris quels avantages naissent de la vigueur d'âme; rappelez sans cesse à votre pensée ce vainqueur couronné et vous trouverez dans son souvenir une abondante consolation dans toutes vos douleurs et dans toutes vos peines. Placé en quelque sorte sur le commun théâtre du genre humain, ce bienheureux et généreux athlète nous exhorte tous par les maux qu'il a soufferts à supporter courageusement tous les accidents et à ne fléchir jamais sous les calamités qui nous surviennent. Il n'est pas une souffrance humaine, non, pas une seule qui ne puisse puiser en son exemple quelque consolation car toutes les misères, éparpillées à travers le monde, se sont ici rassemblées pour fondre ensemble sur le corps d'un seul homme. Quelle excuse aura donc celui qui ne pourra pas souffrir, en bénissant Dieu, seulement une petite partie des maux qui lui seront infligés, tandis que Job supporte, non pas une portion, mais la totalité des souffrances humaines ? Et ne taxez pas d'exagération mes paroles, voyons, passons en revue l'une après l'autre les calamités qui l'ont frappé, apportons la preuve de nos assertions. Citons d'abord, si vous le voulez bien, celui de tous les maux qui se montre le plus redoutable, je dis la pauvreté avec la gêne douloureuse qu'elle produit: voilà en effet ce dont les hommes gémissent partout. Qui fut plus pauvre que Job ? Il le fut certes davantage que ces gens qui n'ont d'autre refuge que les bains publics, d'autre couche que la cendre des fourneaux; il fut le plus pauvre des hommes. Ceux-ci possèdent au moins un lambeau de vêtement; mais lui, assis tout nu sur son fumier, il n'avait d'autre vêtement que celui qu'il avait reçu de la nature, le vêtement de sa chair: et encore le diable l'avait-il lacéré dans tous les sens par des plaies affreuses. En outre, ceux-ci trouvent un abri sous le portique des bains, ou bien ils se cachent dans quelques coins; mais lui, exposé en plein air, y demeurerait perpétuellement de nuit comme de jour sans avoir le soulagement du plus misérable toit; et le pire tourment, c'est que les autres pauvres ont la conscience d'avoir commis nombre de fautes graves, tandis que lui ne sentait rien à se reprocher. Il faut remarquer dans chacun des accidents qui le frappaient que sa douleur devenait d'autant plus vive, et ses angoisses d'autant plus cruelles qu'il ne connaissait pas la cause de tous ces malheurs. Les autres pauvres, ai-je dit, ont à se reconnaître eux-mêmes pour auteurs d'un grand nombre de leurs maux; et certes ce n'est pas un petit motif de consolation que de s'avouer à soi-même qu'on est puni en toute justice; mais lui se trouvait privé de cet adoucissement à ses peines, puisque, après avoir tenu la conduite la plus vertueuse, il se voyait infliger ces derniers supplices réservés aux plus misérables. Les autres pauvres; ceux qui vivent parmi nous, sont endurcis à la misère depuis longtemps, depuis le commencement de leur vie; mais lui, saisi à l'improviste par le bouleversement de sa fortune, tomba dans une indigence qu'il n'attendait pas. Et de même que c'est un excellent moyen de prendre courage que de connaître la cause des accidents qui surviennent, de même c'est une ressource également bonne pour vivre dans la pauvreté que de s'être dès le principe rompu au régime de la pauvreté. Le juste Job n'eut ni l'un ni l'autre de ces moyens pour soutenir son énergie et néanmoins il ne fléchit pas. Avez-vous compris qu'il tomba jusqu'à cette misère extrême au-delà de laquelle on ne peut rien trouver: qu'y a-t-il en effet de plus misérable qu'un homme sans abri et tout nu ? Hélas ! il n'eut pas même la jouissance pure et simple de sa place sur le sol; car il était assis sur un fumier et non pas sur la terre. Aussi quand vous considérez la pauvreté qui vous presse vous-même, pensez aux malheurs de ce juste, relevez vivement votre coeur et chassez toute idée de découragement. Ce malheur semble être pour les hommes la base de tous les autres; après lui vient au second rang, je devrais plutôt dire au

## TROISIÈME HOMÉLIE

premier rang, l'affliction du corps. Or qui fut plus affligé que Job dans sa chair ? qui supporta de pareilles maladies ? qui reçut de pareilles plaies ou connut quelque autre homme les ayant reçues ? Personne, certainement ! Son corps se consumait à la longue, les vers coulaient partout de ses ulcères comme d'une fontaine; c'était un flux incessant de pourriture; d'infectes odeurs s'exhalaient de toutes parts; la chair disparaissait peu à peu; et, imprégnée elle-même de corruption, elle la communiquait aux aliments et les rendait insupportables; une faim étrange, incroyable, le torturait et il ne pouvait prendre la nourriture qu'on lui donnait: *Je vois, disait-il, que mes aliments ne sont que corruption.* (Job 6,7)

C'est pourquoi, lorsque vous tomberez malade, mon ami, souvenez-vous de ce corps, de cette chair vénérable; elle était sainte, elle était pure, malgré les ulcères qu'elle portait. Si un soldat, après avoir accompli son temps de service, se voit ensuite, sans motif juste et raisonnable, attaché au pilori et se sent déchirer les flancs par le bourreau, qu'il ne prenne pas ce traitement pour un déshonneur, qu'il ne se laisse point abattre par la douleur, en fixant sa pensée sur le juste Job. – Mais, direz-vous, il trouva un puissant encouragement, une grande consolation à penser que tous ces maux lui étaient envoyés de Dieu. – Ah ! voilà précisément ce qui le troublait et l'affligeait davantage : il croyait que ce Dieu juste, ce Dieu qu'il avait servi par tous les actes de sa vie, lui avait aussi déclaré la guerre. Il ne pouvait découvrir aucune cause légitime de tous les maux qui lui arrivaient; voyez, dès qu'il l'eut apprise, quelle pieuse soumission il montre. En effet, lorsque Dieu lui eût dit : *Crois-tu donc que je me suis mêlé de tes affaires autrement que pour te faire donner la preuve de ta justice ?* (Job 40,8) Il répondit avec une émotion profonde: *Je mettrai ma main sur mes lèvres: j'ai parlé une fois, mais je n'ajouterai pas un mot de plus.* (Ibid) Et ailleurs il dit : *Jusqu'à présent je ne vous connaissais que par oui-dire, par les sons qui frappent l'oreille; mais maintenant mes yeux vous ont vu. C'est pourquoi je m'humilie, je m'anéantis, je me regarde comme cendre et poussière.* (Job 42,6)

6. Si vous pensez que cela suffit pour consoler, vous pouvez, vous aussi, obtenir cette consolation. En effet, lors même que vous avez à souffrir quelque mal, non pas à cause de Dieu, mais uniquement par la méchanceté des hommes, adressez des actions de grâces et non pas des blasphèmes à celui qui, pouvant sans doute l'empêcher, le permet toutefois, afin de vous éprouver; et pour lors, de même que ceux qui ont souffert à cause de Dieu reçoivent la couronne, de même vous obtiendrez aussi de pareilles récompenses, parce que vous avez généreusement supporté les maux dont les hommes vous ont accablé et que vous avez rendu un pieux hommage à ce Maître qui pouvait les écarter de vous, mais qui ne l'a pas voulu.

Voilà donc que vous avez vu la pauvreté et la maladie assaillir ensemble le juste : voulez-vous que je vous montre encore la guerre déclarée par la nature elle-même à sa généreuse énergie ? Eh bien ! il perd ses dix fils, tous les dix à la fois, tous les dix dans la fleur de leur jeunesse, tous les dix parés des grâces de la vertu; ils périssent, non par les communes lois de la nature, mais par une mort violente et lamentable. Qui pourrait exprimer une pareille calamité ? Personne, assurément ! Lors donc que vous aurez perdu en même temps un fils et une fille, allez vite de. mander à ce juste la consolation, et vous la trouverez abondante dans son exemple. Et ces malheurs sont-ils les seuls qui l'atteignirent ! Mais la défection et la trahison de ses amis, mais les railleries et les injures, mais les dérisions et les outrages, mais les vexations de tout chacun, tout cela ne lui était-il pas insupportable ? D'ordinaire, nos peines elles-mêmes ne nous mordent pas au cœur aussi cruellement que les invectives de ceux qui nous les reprochent : Et Job, non-seulement n'avait personne qui lui dît une parole de consolation, mais il était entouré d'une troupe de gens qui lui jetaient leurs insultes. L'entendez-vous se plaindre et leur dire : *Mais vous venez donc aussi m'assaillir!* (Job 11,8) Il leur reprochait ainsi leur dureté : *Mes proches m'ont renié; mes serviteurs ont parlé contre moi; j'ai appelé les enfants de mes concubines et ils m'ont tourné le dos.* (Job 19,14-17) *Les autres ont craché sur moi; je suis devenu pour tous un objet de dérision.* (Id. 39,9-10) *Mon vêtement lui-même m'a pris en horreur.* (Id. 9,31)

Et ces maux qui semblent insupportables, rien qu'à les entendre raconter, comment put-il les supporter dans leur cruelle réalité. La dernière pauvreté; une maladie affreuse, inconnue, étrange; ses enfants si nombreux et si bons perdus si misérablement; les outrages, les injures, les critiques du monde; ceux-ci se raillent de lui; ceux-là l'insultent; d'autres le méprisent : je ne parle pas seulement de ses ennemis, mais de ses amis; et non-seulement de ses amis, mais des gens de sa maison. Cela ne dura pas deux jours, ni trois, ni dix, mais des mois tout entiers, et, chose singulière qui n'arriva qu'à lui, il ne trouvait pas même dans la nuit l'heure du soulagement, puisque les fantômes des frayeurs nocturnes venaient s'ajouter à ses douleurs du jour. Entendez-le nous dire combien il souffrait cruellement dans son

### TROISIÈME HOMÉLIE

sommeil : *Pourquoi m'effrayez-vous dans le sommeil ? pourquoi m'épouvantez-vous dans les visions ?* (Job 7,14) N'est-il pas plus solide que l'acier, que le diamant, l'homme qui a supporté de pareils maux ? Si chacun d'eux, pris à part, nous semble intolérable, imaginez quel tumulte ils soulevaient dans l'âme de Job en l'assaillant tous à la fois ! Et pourtant il les a supportés tous : en aucun de ces terribles accidents il n'a péché; pas un mot offensant n'arriva sur ses lèvres.

7. Que ses infortunes deviennent le remède de nos maux ! que cette tempête formidable soit pour nous un port de refuge ! Dans chaque événement de notre vie comparons-nous à ce saint homme; et, en le voyant épuiser à lui seul sur son corps toutes les souffrances de l'univers, nous accepterons généreusement la part qui nous en sera faite. Recourons sans cesse à ce livre, comme à une bonne mère qui tend les mains dans toutes les directions à ses enfants effrayés, qui les attire à elle, qui relève leurs forces; nous ne le quitterons pas sans y puiser un grand courage dans toutes nos peines, quand même nous aurions à subir les plus tristes de toutes.

Si vous me dites : «Lui, il était Job, voilà pourquoi il a résisté aux maux; mais je ne suis pas comme lui,» vous ne faites que me dicter de plus en plus votre condamnation et célébrer davantage les louanges de ce juste; c'est vous en effet, plutôt que lui, qu'il serait convenable de voir souffrir ces maux. Et pourquoi ? Lui, il est venu avant la grâce et même avant la loi, , en ce temps où l'on ne connaissait pas l'exacte et complète perfection de la vie, où la grâce de l'Esprit saint n'était pas aussi abondante, où le péché était difficile à vaincre, où la malédiction régnait, où la mort était effrayante : Mais aujourd'hui, mais après que l'avènement du Christ a enlevé tous ces obstacles, le combat est facile. Aussi, après tout ce temps écoulé, après tant de dons accordés par Dieu, si nous ne pouvons pas atteindre à la même mesure de vertu que Job, nous n'avons pas d'excuse à faire valoir. Méditez donc tout ceci, que ses malheurs étaient plus grands, que la lutte lui était plus difficile, et que néanmoins il s'y prépara et s'y engagea; supportons tout ce qui nous arrive avec générosité, avec actions de grâces, de telle sorte que nous puissions recevoir la même couronne que lui, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père et à l'Esprit saint maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

*Traduit par M. l'abbé A. SONNOIS*